

Qu'est-ce qu'un spectre devenu spectre essentiel, spectre par excellence ? Un mort dont la mort fut telle que nous ne pouvons en faire le deuil. [...]

Les spectres essentiels, ce sont les morts terribles : morts précoces, et morts odieuses, [...] qui refuseront toujours de regagner leur rive, qui se désenveloppent obstinément de leur linceul pour déclarer aux vivants, contre toute évidence, que leur place est toujours parmi eux. Leur fin ne recèle aucun sens, n'accompagne aucun achèvement. [...]

On appellera *deuil essentiel* l'accomplissement du deuil des spectres essentiels : c'est-à-dire la relation vivante et non plus morbide des vivants aux morts terribles.

QUENTIN MEILLASSOUX,  
*Deuil à venir, Dieu à venir*



**Les morts n'ont pas de volonté**



Il arrive qu'entre le spectre et son deuil s'immisce une offense se nourrissant de la sève du défunt. Détacher le spectre de l'horizon mortifère auquel l'offense le rive nécessite de la récuser en commençant par la dire. Tel est le projet de ce livre. Et ainsi rendre à une mort terrible particulière son absence de sens et d'achèvement.



Provoqué par l'offense, ce texte, j'aurais préféré ne pas l'écrire. Je m'y étais jusqu'ici refusée, laissant l'événement à lui-même : la mort de ma jeune sœur Dominique, tuée dans l'attentat-suicide qui eut lieu au café *Mike's Place*, à Tel-Aviv, le 30 avril 2003. Aucun Tombeau pour dire sa vie, le désastre et l'amour inachevé. Qu'importe tant que le spectre s'éloigne pour ne surgir qu'à l'occasion, rappelant la vie coupée en deux.

Je n'avais jamais songé à écrire sur ma sœur. La persistance de l'absence rassurait mon silence, la vivacité des souvenirs, insignifiants, épiques, bons ou drolatiques, suffisait. Je crois toujours qu'ils la contiennent. Ce silence valait pour lui-même : je n'avais rien à dire et tenais ma sœur vivante depuis l'infini désordonné des réminiscences que je voulais hors du temps ; une tapisserie de Bayeux mentale, sensible, faite d'agencements aléatoires. Pour constituer ce trésor d'évocations, mon seul geste avait été, deux ou trois ans après sa mort, de noter dans un carnet, à la manière d'un explorateur, toutes sortes de détails — la couleur de telle chambre d'hôtel lors de vacances au bord de la mer, la marque de la voiture lors d'un autre séjour commun, le vêtement porté à telle occasion, l'état du ciel ce jour-là — par crainte de les avoir oubliés donc perdus trente ou quarante ans plus tard ; me disant qu'il n'est de souvenir que précis. Mais retranscrire une vie et confectionner l'atlas de sa propre mémoire est une tâche que seuls les dieux peuvent accomplir.

Je compris plus tard la supériorité des souvenirs sur la mémoire. Soumis au régime de l'aléatoire, peu rétifs, souvent doux, points de départ en cascade d'un jeu de piste sans ligne d'arrivée : la dispute autour du prêt d'une marinière au collègue, le dessin d'un poignet, les macarons au chocolat cuisinés à l'occasion d'un réveillon de Noël, une effluve de parfum, les souvenirs se succèdent sans qu'il ne soit nécessaire de faire les liaisons. Détaillés et arbitraires, guère encombrants, ils ont ceci de merveilleux qu'ils surgissent d'un bloc, comme un enfant qui naîtrait tout habillé. Autant d'impromptus et saisissants effets de réel qui viennent à nous sans effort. Les souvenirs semblent séparés de la mémoire qui, trame épaisse et sinueuse, est toujours soumise à vérification — « Non je te dis, il n'est pas arrivé mardi, mais jeudi soir : au train de 21 h 22. » Faisant œuvre de la durée comme du récit, la mémoire serait une sorte de parent domestique de l'Histoire, là où les souvenirs, brefs et invincibles à leur manière, sont toujours vrais. Pour cette raison, il existe des souvenirs sans mémoire. Ils surviennent alors qu'elle s'est éclipcée.

Passée cette tentative titanesque intime, je fis volontiers silence ; mais un silence capitoné où ce que je ne pouvais dire se trouvait être riveté à ce que je ne savais dire. Ce silence tenait aussi peut-être au fait que le deuil d'une sœur est un deuil sans nom, sans place instituée ni récit existant — mythe, histoire, littérature. Caché par l'angle mort, il est à inventer si l'on souhaite faire vivre sa langue.

Outre la vie hantée dans laquelle se risque celui qui va à rebours, outre la langue qui manque, je ne voulais pas écrire car



je ne souhaitais pas toucher au consensus politique, mémoriel, affectif, qu'une telle mort génère.

Car les morts le plus souvent font consensus, et plus encore les morts terribles. À la suite d'un attentat, ce consensus permet d'arracher la victime à sa désignation de coupable par le meurtrier, d'affirmer son innocence. Car l'infamie du meurtrier est de précisément tabler sur cette innocence pour justifier son acte : sa victime est un innocent dont seul le hasard de la présence fait un coupable, raison pour laquelle elle peut être un enfant comme un vieillard, raison pour laquelle nul n'y échappe, quoique l'on pense ou ne pense pas : la pensée ici ne compte pour rien, tous innocents donc tous coupables. L'acte abolit le hasard ; il suffit d'être là, à Paris ou Tel-Aviv, citoyen ou non du pays qui derrière vous est visé, les morts n'étant que des intercesseurs, une cible intermédiaire. L'attentat contre les civils ne modifie pas les rapports de force mais gage le plus souvent sur la férocité des représailles des États, dans la perspective d'en tirer des bénéfices politiques à long terme, même si ces derniers sont obscurs. De tels attentats sont les crimes lucides d'une politique borgne.

La mort de ma sœur demeure, vingt ans plus tard, captive de son entour politique, enchaînée à ces terres, elles-mêmes enchaînées, que sont la Palestine et Israël. L'Histoire n'étant pas close, sa signification, en ce sens, persiste. Mais peut-être est-ce le lot de toutes les morts terribles de ne pas pouvoir être séparées des circonstances dans lesquelles elles ont eu lieu. Et ici, les circonstances sont politiques. Ainsi, la politique, même lorsque vous la refusez en la

tenant à distance, s'impose à vous de différentes façons, telle une pieuvre : parce que Française, parce que Juive, parce que morte dans un attentat revendiqué par le Hamas et morte en Israël.

Ne pas toucher au consensus signifie ne pas lier sa mort à la politique mais maintenir leur séparation : la mort de ma sœur n'a jamais rien changé à ce que je pense du conflit israélo-palestinien et de son héritage. Elle n'y entre pas.

En effet, bien peu sincères ou exceptionnels je crois ceux qui soutiendraient que leur point de vue sur ce conflit a basculé après un semblable événement. Ainsi, dans sa foulée, certains, sans me le dire explicitement (cause, conséquence et bienfait du consensus), pensèrent qu'une part politique de moi, celle, disons, de mes convictions progressistes, devait non pas se réjouir mais peut-être trouver dans la mort de ma sœur une certaine forme de justice, un retour à l'envoyeur (des Palestiniens vers les Israéliens); comme si l'adhésion aux principes d'une cause, d'un combat, entraînait *de facto* l'accord avec son faire quel que soit ce dernier, donc y compris par des tirs dans le tas. Maintenant une stricte séparation entre la mort de ma sœur et son entour politique, je ne pipais mot — là où j'estime que de tels actes sont un désastre politique et une politique du désastre quand bien même elle est celle des opprimés. Ce ne sont ni les armes ni la violence qui par principe me rebutent mais en l'occurrence leur cible; si ma sœur était morte en soldat à Gaza, cela n'aurait rien changé à ma peine mais l'entour politique aurait été autre notamment parce que la mort violente est inhérente à la chose militaire. Elle l'envisage sans la prévoir.

Ainsi, si je peux aborder la politique sans jamais y mêler ma sœur, ce cloisonnage n'opère pas dans l'autre sens parce qu'il y est moins question de ma sœur que de sa mort, l'une et l'autre étant liées comme en un tandem à perpétuité.

Un attentat, du fait de sa dimension publique et politique, est un événement qui devient le porteur de récits qui l'enrobent et le débordent. C'est ainsi. On y regarde ou pas, on les laisse le plus souvent aller, pourvu qu'ils n'offensent pas. Mais lorsque ces récits, comme c'est le cas ici, tissent autour du mort un linceul infamant, que des individus usurpent le silence du défunt, répondre est impératif. Les morts n'ont pas de volonté. Le devoir n'est pas celui d'Antigone ; la morte a sa tombe. Non, il est de combattre l'artifice qui cherche à l'en extraire.

Cet impératif vient ranimer un geste de l'enfance, même s'il ne s'agit plus de défendre ma sœur face à un professeur de mathématiques injuste et virulent, mais de la sauver de ceux qui de sa mort font commerce et l'anecdote substantielle d'une « *good story* » : en l'occurrence, un récit de l'attentat circulant sous la forme d'une bande dessinée ayant pour trame l'attentat du *Mike's Place* et dont l'héroïne se trouve être ma sœur, immanquablement travestie en pin-up pour les besoins du récit. Vous l'appelleriez roman graphique pour lui donner des airs de dignité que ça ne changerait rien, c'est une publication à grand tirage où par l'image l'on prétend illustrer, espère divertir. Les dessins détaillant l'agonie y sont impardonnables — le climax de la BD repose sur l'illustration du moment de sa mise à mort. La dramaturgie visuelle vient